

Gitans sans filtre

VROUM Jean-Charles Hue poursuit dans son univers noir et musclé avec sa famille d'adoption, les Yéniches.

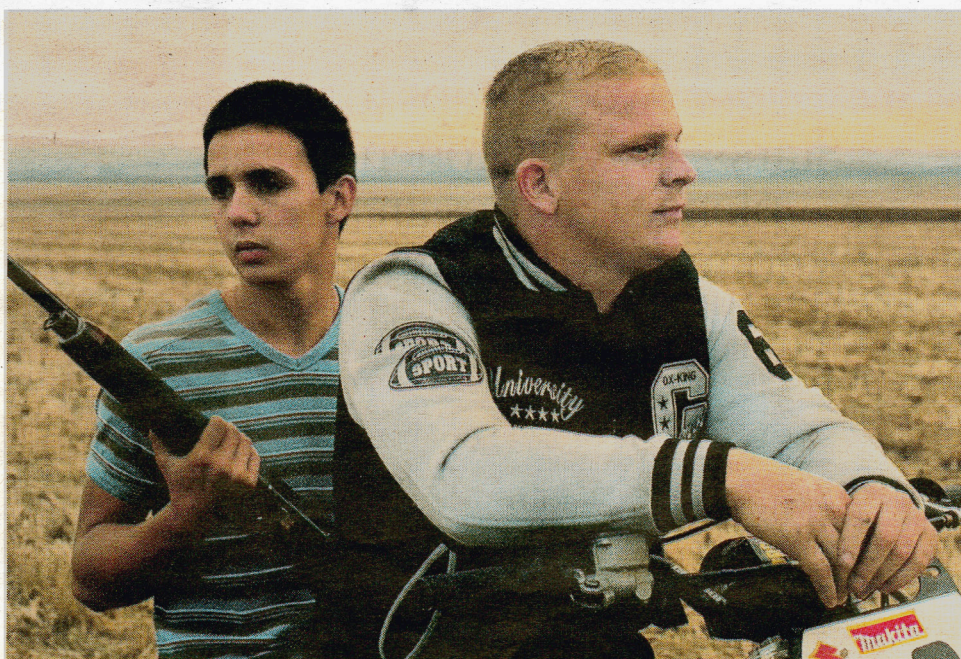
QUINZAINE DES RÉALISATEURS

MANGE TES MORTS de JEAN-CHARLES HUE

avec Frédéric Dorkel, Jason François, Mickaël Dauber... 1h 38.

L'entreprise était méchamment casse-gueule de passer du quasi-documentaire de la *BM du Seigneur*, sorti il y a trois ans, à une fiction réunissant les mêmes acteurs non professionnels mais puisant ses sources dans le western et le film noir. Jean-Charles Hue ne s'en était pas ému outre mesure puisque *Mange tes morts* était le premier scénario qu'il aurait voulu convertir en long métrage. Et c'est peut-être mieux comme cela, tant le metteur en scène a ainsi pu prendre une salutaire distance avec ses acteurs qui se trouvent être également des membres de sa famille d'adoption. Au passage, le cinéaste s'est affirmé, construisant ici une poésie sauvage qu'il ne doit qu'à lui-même.

L'épisode qui forme la trame du film est, dans ses grandes lignes, un moment vécu, entre adrénaline à pleins tuyaux et trip survolté, quand le jeune cinéaste roulait sa bosse avec ses cousins yéniches. Il avait



Jason (à gauche) et Moïse, au calme. PHOTO CAPRICI

fait leur connaissance grâce à un oncle baroudeur qui, par un heureux hasard, s'était découvert des ancêtres communs avec la famille Dorkel, des durs à cuire de cette communauté gitane du nord de l'Europe. Coup de foudre de Hue qui se faufille chez les Dorkel avant que ceux-ci ne l'adoptent pour de bon, devenant par la suite les personnages magnifiques de ses films. Et la folle virée nocturne qui,

ici, tient lieu de ligne narrative, a des allures de passage initiatique musclé et tendu. *Mange tes morts* est le récit d'un larcin qui tourne mal, impliquant quatre hommes de la même famille : deux frères, que la prison a séparés pendant quinze ans, et deux cousins, dont un est à la veille de son baptême religieux. L'équipée qui traverse la campagne toute une nuit au volant d'une bagnole surpuissante

constitue la mince frontière séparant deux visions diamétralement opposées de ce que sera, au petit matin, la vie de ce tout jeune homme. Celle, pieuse et résignée, d'exclu d'une société qui, de toute manière, ne voudra jamais de lui. Ou celle, irréductible et sauvage, d'un homme libre. Dans le contexte, une expression à ne jamais prendre à la légère.

BRUNO ICHER